

L'hypothèse du danseur

Plutôt que d'un corps et d'un esprit, plutôt que d'énergie vitale, plutôt que d'un corps et d'un cerveau, l'hypothèse du danseur part du principe que **nous sommes faits d'actes**. Ce que nous nous sentons vivre est toujours, si nous nous laissons le temps de l'observer, l'expérience d'un acte; y compris ce que nous considérons habituellement comme nos facultés cognitives ou nos états psychologiques ou nos états émotionnels, y compris ce que nous appelons nos perceptions et nos sensations, y compris ce que nous imaginons ou ce dont nous nous souvenons. Chaque instant de nos vies est un acte ou une composition d'actes.

Chacun de nos instants d'existence émerge au répertoire des actions.
Chacun de nos instants de présence émerge au répertoire des actions.
Chacun de nos instants de conscience émerge au répertoire des actions.

Bien sûr les actes dont nous sommes faits ne sont pas seulement les actes que nous faisons, ce sont pour la plupart des actes qui nous apparaissent comme déjà entrain de se faire, ils sont ce qui nous arrive, comme la respiration ou nos mouvements en tumulte lorsqu'un torrent nous emporte ou nos mouvements intérieurs lorsqu'une émotion nous remue.

Promeneur, voyageur, joueur, qui que tu sois, cette hypothèse ne nous est pas accessible d'emblée, inutile de forcer à la compréhension ni de chercher du regard. Cette hypothèse laissons-là nous arriver, par jeu, en voyageant, en promenade. Tel le sage méditant longuement au monastère des montagnes, tel le danseur saisissant l'instant, tel le philosophe s'attardant au phénomène qu'il se sent vivre plutôt que de s'attacher à la certitude de l'objet réel.

Il nous faut donc suivre le temps long pour comprendre cette hypothèse car elle ne nous est pas accessible comme une évidence. Au contraire notre évidence voudrait un corps et un esprit ou un corps et un cerveau, un quelque chose de la matière et une autre chose qui donne vie à la matière. Pour comprendre cette hypothèse, nous irons au labyrinthe des temps anciens et des fossiles.

Oui je sais nous sommes certain d'être un corps et de toute évidence nos sensations y naissent. Comme on pose une hypothèse, nous éteignons cette certitude pour éveiller à d'autres évidences.

Voici un fil d'Ariane à l'hypothèse du danseur :

Descendre de la réalité, descendre de l'évidence, descendre de soi-même, descendre. Viens, faisons l'exercice. Nous irons en promenade, en long voyage. Longtemps nous

laissant guider par une main de confiance, nous jouerons le jeu. Longtemps les yeux fermés nous serons emmenés. Bientôt sans plus savoir que c'est une main, bientôt sans plus savoir que nous y sommes. Renoncer, lâcher le regard. Jouons le jeu de notre propre dissipation, il n'y a pas besoin de nous, nous ne sommes plus quelqu'un en particulier, oublié de soi. Arrivera alors qu'il n'y a plus de lieu, plus de temps, simplement et de toute éternité nous sommes conduits. A cet instant que reste-t-il qui se vive? simple existence, simple sentiment d'existence. Surgit l'évidence nouvelle je suis simple sentiment d'existence, existence en mouvement. Je suis comme Œdipe ayant perdu les yeux.

Comme tous les animaux, nous sommes faits d'actes et non pas d'une structure anatomique qui fonctionne. Dans notre répertoire d'habiletés gestuelles nous retrouvons celles de nos ancêtres, comme des strates qui nous constituent depuis le plus simple des animaux. L'éponge, qui nous évoque la plus profonde insouciance est notre plus lointain ancêtre animal. Lorsque nos yeux se ferment en grande profondeur, nous nous sentons vivre par des flux et reflux qui se renouvellent sans cesse. Comme l'éponge. Rien d'autre.

Puis un autre jour, de cette simple existence, jouons !

Cherchons ce que nous pouvons faire dans cette salle, dans cette cours, dans cette clairière si nous enlevons le fait de savoir que c'est une salle, une cours ou une clairière, si nous enlevons tout ce qui serait imaginaire, idée, souvenir. Seulement marcher, arrêter, asseoir ... tout ce qui est au plus simple et au plus concret des possibles.

Ou encore regardons l'autre jouer ainsi. Et nommons chacun de ses gestes, chaque mouvement qu'il fait se doit de se nommer comme un verbe. Rien d'autre, aucun interstice entre les verbes qui laisserait la place à une idée. Nommons chaque instant : asseoir, allonger, asseoir, lever, marcher, ralentir, arrêter, attendre, asseoir, tourner, lever, courir, sauter, tomber, allonger, rouler, asseoir, ...

Ne vivre que ces verbes, des actes simples et concrets, ne rien vivre d'autre. D'ailleurs ce ne sont pas des actes que tu fais, il n'y a personnes pour les vivre. Ce sont des actes qui se font, et ils se font très bien sans toi, le pied va où le pied doit aller, le souffle impulse au moment qu'il se doit. Ce sont des actes qui te font. Que tu te sens vivre, certes, mais qui existent avant même que tu les sentes ou les dises.

Nos actes simples et concrets comme marcher, courir, tourner, asseoir, attendre, ... s'organisent par un axe ondulant, celui que nous avons en commun avec les vers primitifs dont les anneaux ont évolué en vertèbres constituant notre colonne vertébrale. Lorsque nos yeux se ferment en grande profondeur, comme tous les animaux depuis le ver premier, rien d'autre, nous avançons, tournons, marchons, promenons, parcourons, voyageons.

Une autre fois, de ces actes simples et concrets, reposons-nous. Comme quelqu'un qui s'endort sans dormir, qui s'égaré mais nulle part ailleurs que dans ce qui se vit.

Dans cette longue immobilité, une main vient toucher, à peine effleurer. Au contact de la main ne te voilà-t-il pas comme changeant de forme ? mais d'une métamorphose non euclidienne. Sans dedans sans dehors, sans bord ni lieu.

Un tintement ne te met-il pas également en métamorphose ? Mais sans espace, sans temps, sans bord ni lieu.

Un bruit jailli dans le silence, tu es sursaut.

Un paysage apparaît à tes yeux ouverts, tu lui appartiens.

Dans cette longue immobilité, tu n'est pas distinct du monde, il n'y a pas le monde extérieur qui touche, qui sonne, qui éclaire, il n'y a pas le monde et puis toi-même. Tu n'es pas un intérieur qui serait extérieur au monde. Tu es l'immédiateté de ce qui arrive. Laisse alors se réaliser la métamorphose, danse le mouvement qui vient. Te voilà comme le poisson dans le banc de poissons, comme l'étourneau dans le vol d'étourneaux, te voilà avec, te voilà dans le chœur.

Lorsque comme le poisson, nous sommes en état de présence instantanée, en adaptation immédiate avec ce qui nous entoure, alors nous sommes à l'environnement sans en être distinct. Le tactile, le sonore, l'olfactif, le lumineux font directement mouvement en nous et nous pouvons nous sentir comme une étendue infinie, participant d'un espace bien plus vaste que celui d'un corps. Nous n'y avons ni lieu, ni bord, ni temps.

Avançons encore.

Le voyage des yeux fermés et de la main qui guide n'a pas assez duré. Reprenons. Marcher, courir en tout sens, vite, comme guidé par la main de confiance et pour l'insouciance la plus grande, se perdre à l'infini, dans un espace infini, tourner, tomber, se relever, courir à l'essoufflement. Et enfin s'arrêter. Je ne suis qu'essoufflement, aucune pensée possible. Alors lentement s'allonger. L'essoufflement continue puis peu à peu s'apaise. S'apaisant la respiration apparaît. Ce n'est pas moi qui respire, me voilà respirant.

Et toujours s'apaisant, sans ne rien changer à tout ce qui est déjà entrain de se faire, faire en même temps que cela respire comme si j'étais l'instigateur du respiré. Seulement assumer ce qui est déjà entrain de se faire, le faisant avec, mais sans aucune intervention ni modification aucune. Jouons ce jeu !

Ainsi devenir présent. Ainsi éclore des limbes et s'inventer, « je », je respire. A nouveau je peux me dissoudre aux choses qui se font, indistinct; à nouveau je peux revenir à l'ancrage d'ici et maintenant. Jouant seulement à faire ce qui déjà est entrain de se faire, je me met au monde. Ce « je » là n'est pas celui de la pensée, la pensée nous absente, nous perd dans l'ailleurs. Ce « je » n'est pas celui de la pensée, il la précède par millions d'années.

De même tu peux saisir une lourde pierre dans les mains et la soulever. Puis de même reproduire ce geste à l'identique sans la pierre réelle. Par le seul acte de la pierre soulevée, tu imagines. Ébauche d'acte, un essentiel de l'acte qui te donne le sentiment de soulever la pierre, tu imagines. Ainsi le spectateur te voit imaginant la pierre. Ainsi naît le

monde et toi-même au monde.

Joueur ! Tu peux jouer de tes présences et de tes absences. Joueur tu peux jouer de ta dissolution et de ton émergence. Joueur tu peux jouer des objets et du monde. Ainsi t'apparaissent l'espace, le temps, le monde, l'autre, l'empathie, la table, l'arbre, la lune et la multitude des comportements animaux dont tu vois qu'ils se font dans un monde, et la multitude de tes gestes sur scène par lesquels le spectateur te discerne au plus intime en même temps qu'il devine ton monde.

Comme les reptiles, comme les oiseaux, comme les mammifères nous sommes capables de ces ébauches d'actes à peine visibles ou devenues invisibles qui, par exemple, nous font revivre en miniature les habiletés du cheminement. Ainsi faisant nous nous rappelons le chemin parcouru plutôt que d'y cheminer à nouveau, c'est cela se souvenir. De même imaginer ou prévoir sont des ébauches d'actes et ne sont pas de l'activité psychologique qui s'élaborerait dans un cerveau. Imaginer, prévoir, se souvenir sont des actes qui donnent naissance à un monde dans lequel nous nous sentons vivre. Dans le même temps, nous apparaît le monde et émerge le sentiment de soi. Présence.

Jouons encore et lève les yeux au ciel.

Ne sens-tu pas l'idée qui vient ? Sourcils questionnant tourne les yeux à droite. Ne sens tu pas le questionnement ? Lève à nouveau les yeux. Cela ne te rappelle-t-il rien ? Et le spectateur qui te voit, il te voit être pensant et qu'importe que tu penses effectivement ou pas. L'être humain pensant est dans cette gestuelle des yeux, du visage, du crane. Il se prend la tête, il la perd aussi.

Les primates développent une agilité du placement de la tête et des yeux dans l'espace, essentielle à leur déplacement arboricole. Comme eux nous pouvons organiser nos gestes non plus seulement par notre axe vertébral mais aussi à partir du regard. Nous imaginons par les yeux, nous visualisons. Nos représentations, nos pensées, notre langage sont des actes impliquant le regard. Si nous en prenons longuement le temps, nous pouvons nous sentir les vivre ainsi. Et abandonner l'idée que les pensées seraient sécrétion du cerveau.

Devenu humain pensant, nos pensée ont recouvert d'inconscience les autres petits actes qui se vivent. Alors il nous faudra comme Orphée renoncer au voir et à nouveau descendre pour se rappeler que nous sommes fait d'actes.

Descendre et revenir, voilà parcouru l'escalier d'Eurydice.

L'hypothèse est posée, les strates traversées.

Danseur, joueur, promeneur, voyageur tu connais désormais le chemin de ce qui est avant l'humain, ce qui est en deçà du savoir. Comme Gilgamesh tu as traversé l'ombre et arpenté l'inconnu. Y prenant le temps, tu pourras aux choses qui se vivent, y sentir

autrement. Tu pourras tenter d'effacer la distance à un corps que souvent tu mets pour décrire ce qui se vit, pour n'être que dans l'expérience vécue, la vie entraînant de se vivre. Si tu danse l'hypothèse du danseur, si tu improvises tu seras riche de la diversité incroyable des instants de toute strate que tu vis. Lève un bras, à peine, penche toi, tourne le regard et laisse ton déséquilibre devenir course, reprend ton souffle, laisse faire l'illumination, regarde loin devant, avance.

L'hypothèse du danseur nous permet de comprendre et d'explorer l'incroyable diversité de nos habiletés gestuelles, de nos états de conscience, de chaque instant de notre expérience vécue. Et d'en saisir l'origine, d'en situer le degré de complexité dans l'évolution de nos ancêtres et d'observer, exercer, affiner le déroulement de ces actes nous donnant une subtilité nouvelle pour agir, danser, exprimer. Un éveil.

L'hypothèse du danseur évite les écueils du dualisme corps/esprit des religions traditionnelles, qu'on retrouve bien souvent sous la forme d'un dualisme corps/cerveau dans les sciences actuelles. L'hypothèse du danseur évite les écueils du réductionnisme qui voudrait nous faire comprendre ce que nous nous sentons vivre en décrivant des hormones, des neurotransmetteurs chimiques, des structures nerveuses spécialisées, un agencement anatomique comme si la vie était une mécanique très complexe. Dualisme et réductionnisme sont défavorables à l'exigence artistique et aux jeux de la conscience, parce qu'ils nous placent en observateur de nous-même. Par l'hypothèse du danseur, les instants que nous vivons se nomment de la même façon qu'ils se vivent. Comme le poète nommant très précisément ce qui est, et qui en même temps devient le créateur de ce qui se vit ; nommer le vivant-animal par l'hypothèse du danseur n'est plus une abstraction.

L'hypothèse du danseur nous vient de la théorie des systèmes. Elle nous offre la possibilité de faire l'expérience de nous-même comme globalité. Elle rend caduque la distinction corps/esprit mais également la distinction entre perception et action, entre cognitif et physiologique, entre corporel et mental, elle rend caduque les descriptions anatomo-fonctionnelles. Déjouant les évidences, l'hypothèse du danseur transforme nos croyances sur le vivant-animal et sur nous-même et dans le même élan, nous en transforme.

L'hypothèse du danseur ouvre à une pédagogie par le mouvement.